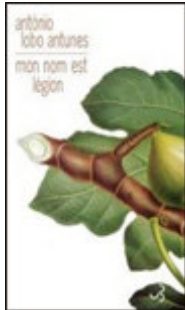


La rumeur des orphelins

par Marie-Noël Rio, septembre 2011



C'est un gros rapport de police, rédigé par un flic à la fin d'une carrière pas bien brillante, à propos de huit suspects, tous issus du quartier du Premier-Mai, au nord-ouest de Lisbonne, un quartier *«malheureusement connu pour son délabrement et les problèmes sociaux y afférents»*. Six méfis, un «nègre», un Blanc : huit jeunes de 12 à 19 ans, huit enfants. Ils sont bardés de fusils, de couteaux, ils sont ignorants, ils n'ont d'autre avenir imaginable que celui de leurs parents — quand ils en ont —, ils s'ennuient. Parfois, ils parlent avec les morts et les morts leur parlent. Et, de temps en temps, ils partent en expédition. Ils n'ont rien, alors ils prennent. Ils volent, violent, torturent, tuent avec une parfaite inhumanité. Il est vrai que personne ne leur a appris ce que pourrait être l'humanité. Depuis toujours, ils sont méprisés, condamnés. Parce que nègres, parce que pauvres. Ils sont les débris de l'histoire, de la guerre coloniale en Angola, les rejetons de ceux que la «révolution des œillets», trahissant ses promesses, a laissés dans le fossé. Ils sont la racaille de toutes les banlieues minables de toutes les grandes villes.

Le rapport, commencé dans les règles, dérape très vite : le policier vieillissant y consigne le désastre de sa vie. Et puis, alors que l'enquête commence à peine, la hiérarchie envoie quelques jeunes flics pressés d'en découdre. Ils se planquent dans les figuiers sauvages à l'orée du quartier, au milieu des oiseaux, des belettes et des chiens maigres. Ils abattent les enfants un par un et mettent le feu aux baraques, afin que tout cela n'ait jamais existé. Parallèlement au carnage, les témoignages d'une foule de gens dressent un tableau saisissant de ce monde en marge de la grande ville, si proche, si loin, et viennent faire déborder le rapport comme un fleuve. Le vieux flic laisse faire ; parfois, il s'introduit dans leurs discours, à l'improviste, sans se nommer. Il sait qu'il est des leurs. Il écrit son rapport, et il est aussi Antunes écrivant. Tous deux se commentent, raturent, tentent le coup — *«au moment où je m'apprêtais à gagner la rue j'ai entraperçu par la porte entrebâillée / (j'ai entraperçu par la porte entrebâillée bravo fallait la trouver celle-là) du salon / (change le verbe) j'ai distingué / (change le verbe) j'ai remarqué...»*

Mais l'auteur, c'est aussi le lecteur, bien sûr, qui doit faire son chemin dans le labyrinthe. En 2000, Antunes déclarait au *Magazine littéraire* : «*Je suis incapable de parler de moi et plus incapable encore de parler de mes livres : je ne les ai pas lus, je les ai seulement écrits.*» Il faut le prendre au mot. L'auteur n'est pas un démiurge, il n'est propriétaire de rien ; son travail est de donner forme à l'immense bruit des êtres qui n'ont pas la parole, le bruit du monde d'en bas. Et, ce faisant, il invente une langue neuve, une musique inouïe : un style. Comme seuls en sont capables les plus grands, William Faulkner ou Marcel Proust ou Cormac McCarthy...

Son écriture proliférante, sans trace de ces bons sentiments qui étouffent la littérature bien-pensante, déploie dans la langue même les violences, les cocasseries, la vie matérielle et la mort des laissés-pour-compte, avec une hauteur poétique formidable, ici magnifiquement traduite. Au fil de ses échappées, on rêve longtemps — «*C'était le bêlement d'un corbeau, c'était le vent dans les hêtres, c'était un chevreau qui n'hésitait plus sur le chemin et libéré filait au trot en direction de la nuit.*»

A la fin du rapport, quelqu'un s'en va dans une voiture volée. On ne sait pas trop si c'est un enfant rescapé du carnage, le vieux flic, Antunes : comment savoir ? Quelqu'un, c'est tout, avec à son côté une vieille, morte depuis longtemps, qui l'appelait «*mon petit*».

Marie-Noël Rio